



Lettre du bosphore

Misapouf



Cactus

Ce n'est pas la mort qui nous prend ceux que nous aimons ; elle nous les garde au contraire et les fixe dans leur jeunesse adorable : la mort est le sel de notre amour ; c'est la vie qui dissout l'amour. François Mauriac *Le désert de l'amour*, Paris, Livre de Poche, 1961, p. 202.

Je reviens d'Amérique latine où m'avait emmené une Argentine de Turquie qui confirme tous les jours que ses compatriotes sont là partout où l'on parle de Lacan. Comme elle avait à faire à Buenos Aires, elle m'envoya méditer dans la Cordillère des Andes, un splendide désert d'altitude tout en cailloux et en cactus. Les montagnes sont effectivement couvertes de cactus retenant d'autant plus l'attention qu'ils ont la bonne idée de prendre figure humaine. L'on peut ainsi contempler une multitude de silhouettes épineuses qui paraissent danser, sourire, souffrir ou encore se dédoubler pour former un couple émouvant. C'est sûrement l'œuvre du temps, du vent et de tout ce que l'on voudra...pour ma part, je préfère imaginer que la nature est femme voire même hystérique et qu'elle fait l'homme. Ces couples en cactus sont émouvants d'interpréter pour qui consent à être bon public – ces cactus font l'objet d'un parc national, gigantesque galerie de land-art – ce qu'il en est de l'amour. Quel rapport ? L'amour devenant grâce à Lacan un caillou riant dans le soleil, pourquoi pas un cactus qui après tout fait la même chose ? Le cactus n'arrête pas le désert à l'instar du palmier, il le rend seulement un peu plus habitable.

Je ne m'étais pas aventuré sur ces hauteurs sans viatique puisque j'avais emporté notamment les dernières séances du cours de Jam. Il y transforme comme à son habitude de lourdes

pierres – Aristote, Hegel, Kant, Spinoza, Heidegger – en petits cailloux, que les dames appelleront peut-être bijoux, avec lesquels on peut s’amuser à sa guise. Après un parcours impressionnant, il évoque un couple improbable et moins conceptuel formé de Lamartine et de Mauriac, le premier pour un vers célèbre de son poème « L’isolement », *Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé*, le second pour son roman un peu oublié aujourd’hui *Le désert de l’amour*. Il nous dit (séance du 23 mars 2011) du premier, que c’est le seul vers qu’il aime parce que c’est un vers lacanien et du second, qu’il consonne avec lui. Mes soirées andines allaient donc servir à quelque chose...

L’amour s’y révèle créationniste donnant vie à l’Unique, l’Irremplaçable, l’Eve future ou l’Homme nouveau qui, à leur guise, peuvent être là ou manquer. Le vers de Lamartine comme le poème tout entier opposent classiquement ces deux modes d’existence. Contemplant la montagne au soleil couchant, le poète n’y voit ainsi que l’absence du seul être qui compte :

*Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé*

L’amour offre néanmoins d’inépuisables ressources puisque s’il n’est plus ici-bas qualifié d’immense univers (!), il sera là-haut :

*Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d’autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j’ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux ?
...
Là, je retrouverais et l’espoir et l’amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n’a pas de nom au terrestre séjour !*

Comme l’artiste toujours nous précède, nous admirerons bien évidemment les vers grandioses disant en douze pieds les peines de l’amour et leurs remèdes au ciel c’est-à-dire dans le signifiant (Lacan n’a-t-il pas souvent identifié celui-ci au Saint Esprit, aux nuages voire aux *Nuées* d’Aristophane ?) :

*Sur la terre d’exil pourquoi restè-je encore ?
Il n’est rien de commun entre la terre et moi.*

Soyez donc rêveur ou ce que vous pourrez !

Mauriac, malgré l’altitude, m’a paru plus subtil en ce qu’il n’oppose pas simplement présence et absence mais au contraire les noue. Sa « thèse » pourrait se dire comme ceci : l’amour fait certes exister l’être qui nous manque mais celui-ci nous met ensuite à la diète. L’amour c’est le désert (le désir ?) même ! En lacanien : il donne forme à la jouissance et corrélativement l’appauvrit. Mauriac avec Lacan éclairerait les deux faces contradictoires du phénomène amoureux : d’une part, donner ce qu’on n’a pas, qui équivaut à soustraire et d’autre part suppléer au rapport sexuel qui n’existe pas. Plus et moins à la fois, quelle histoire ! Si rien

n'est simple, n'est-ce pas qu'il s'agit de registres différents ? Avec l'amour, ne quitte-t-on pas le réel de l'existence pour entrer dans le monde binaire du signifiant permettant à la fois à l'aimé(e) d'être ici ou ailleurs ?

Cela dit, reposez-vous en lisant Mauriac, vous en serez récompensé, c'est un styliste extraordinaire et qui sent merveilleusement votre langue, bref un auteur à citations... Vous verrez comment il met en lumière les effets de l'amour sur un quatuor de personnages, quatuor sacré puisqu'il s'agit du père, de la mère, du fils et de l'autre femme. Cela se passe à Bordeaux, dans la bourgeoisie et il fait chaud... Marguerite Duras n'a rien inventé.

Les adolescents : « troupeau d'enfants près de mourir, et d'hommes près de naître » (p.38) ; le couple mère et fils loin de constituer l'harmonieuse union de Freud est traversé de dissonances déchirantes : « Ce fils d'une autre race, puisqu'il est d'un autre sexe...Rien que cela, le sexe, nous sépare plus que deux planètes... » (p.67) ; la famille pour un homme : « Une femme, des enfants, cela nous entoure, nous presse, nous défend contre la foule des choses désirables. » (p.237).